The University of Osaka
Institutional Knowledge Archive

Title	Jacques Roubaud : deux poèmes sur Tokyo et Osaka : et pourquoi le Mont Fuji n' existe pas...
Author(s)	Disson, Agnès
Citation	Gallia. 2018, 57, p. 99-107
Version Type	VoR
URL	https://hdl.handle.net/11094/69854
rights	
Note	

The University of Osaka Institutional Knowledge Archive : OUKA

https://ir.library.osaka-u.ac.jp/

The University of Osaka

Jacques Roubaud : deux poèmes sur Tokyo et Osaka — et pourquoi le Mont Fuji n'existe pas…

Agnès Disson
Conférence, Université d'Osaka, 15 mai 2015

Jacques Roubaud, poète, prosateur, mathématicien, a été un invité très fréquent à l'Université d'Osaka ; c'est en effet un admirateur passionné depuis toujours du Japon, et en particulier un grand amateur de poésie ancienne japonaise. Il s'agira donc ici, très concrètement, d'examiner de plus près quelques poèmes écrits lors de ses voyages japonais : un poème portant sur Tokyo, un sur Osaka, accompagné d'un autre qui se place si l'on peut dire, entre ces deux villes, entre le Japon et la France. Et en guise de conclusion, Jacques Roubaud nous a autorisés à reproduire un texte inédit, qui porte sur ce symbole incontournable de la poésie japonaise, le Mont Fuji.

Le premier poème abordé s'intitule *Hibiya, Sumida*. Il est extrait d'un ouvrage qui s'appelle *Tokyo infra-ordinaire*. Pour le replacer dans son contexte, signalons que ce petit livre, publié dans sa première version en 2003, complété en 2005, puis réédité en 2014, a été traduit par Jun'ichi Tanaka chez Suiseisha en 2011, avec des instantanés de voyage ajoutés.[1] C'est un carnet de voyage, mais un carnet de voyage très original : il est en couleurs (les couleurs ont leur importance), il présente une composition inattendue (avec des décrochements, des variations de la taille des lettres, des parenthèses et des digressions), plus une numérotation axiomatique des séquences (puisque Roubaud est mathématicien). Et un titre un peu étrange, qu'il nous faudra commenter.

Voici le 1er paragraphe :

1 La gare de Shinjuku (Tokyo) est grande. Elle accommoderait sans peine une douzaine de Gare du Nord (Paris). Les lignes de métro passent en dessous; les lignes ferroviaires dessus. Les deux entrées principales sont la West Entrance et la East Entrance. Il m'a fallu plusieurs tentatives pour arriver à passer de l'une à l'autre sans m'égarer plusieurs fois
2 J'habite pour quelques semaines dans Shinjuku
21 la division administrative: Shinjuku-cho

1) Jacques Roubaud, *Tokyo infra-ordinaire,* Inventaire-Invention, Paris, 2003 et 2005, réédition Editions Tripode, Paris, 2014. Traduction japonaise par Jun'ichi Tanaka avec photos ajoutées, *Kyokushiteki Tokyo Annai*, Suiseisha, Tokyo, 2011.

3 dans Shinjuku le quartier d'Okubo, dans Okubo un tout petit 'studio' loué à Mr Fujiwara Hiro,

31 Qu'il soit loué !

311 en apprenant son nom, j'ai pensé bien sûr au grand Fujiwara entre tous les Fujiwara

3111 pour les amateurs de poésie, s'entend

312 Fujiwara Teika, que je vénère comme l'esprit tutélaire de la poésie des Anthologies Impériales, l'auteur du *Hyakunin isshu*, jeu de cartes poétique, et du *Maigetsushô*

3121 je ne saurais certes oublier, et c'est pourquoi je n'oublie pas de mentionner aussi Ki no Tsurayuki, bien entendu, l'auteur de la préface du *Kokinshû*,

3122 encore moins Kamo no Chômei duquel j'ai préféré, poétiquement parlant, la main mnémonique en dix 'styles', à celle que j'aurais pu emprunter à Teika

«La gare de Shinjuku est grande» : c'est le début de *Tokyo infra-ordinaire,* cette histoire de transport et de circulation, qui retrace un itinéraire très concret au centre de Tokyo. C'est un carnet de voyage, ferroviaire (en train) et pédestre (à pied). Mais ici le train est urbain, c'est la Ligne Yamanote de la Japanese Railways qui circule en boucle autour de Tokyo. Roubaud fait ce parcours à pied, dans les petites rues aux bords des gares : le parcours est circulaire, il commence au départ de la gare principale, Shinjuku, d'avril 1996 à octobre 2000.

Roubaud aime beaucoup les trains, depuis l'enfance : dans *Autobiographie chapitre dix*, il mentionne avec fierté que son arrière-grand-père était «chef de gare à Poliénas»[2], dans le Sud de la France. Mais plus encore que le train, il aime la marche. Le poète par définition - une définition très ancienne - est un marcheur, il compose en marchant, le pas correspond au vers, il crée la scansion et son rythme. La succession des noms des gares de la Ligne Yamanote, donnés en lettres majuscules, en noir, grande taille, va donc permettre à la fois le suivi du parcours et la scansion du texte : Shinjuku, Shin-Okubo, Takadanobaba, Mejiro, Ikebukuro... ainsi de suite, jusqu'au retour à la gare initiale. Quant aux couleurs, elles miment bien sûr (entre autres fonctions) les couleurs des lignes sur le plan de métro de Tokyo.

Le titre est significatif : «l'infra-ordinaire» est un terme inventé par l'écrivain Georges Perec[3], ami proche de Roubaud et comme lui membre de l'Oulipo. Voici sa définition par Perec dans un livre intitulé *L'infra-ordinaire* : «le

2) Jacques Roubaud, *Autobiographie chapitre dix, poèmes avec des moments de repos en prose*, Gallimard, Paris, 1977, p. 32.

3) Georges Perec, 1936-1982, auteur entre autres de *La vie mode d'emploi*, Hachette, Prix Goncourt 1978, et de *La Disparition*, roman écrit entièrement sans la lettre e, Gallimard, 1969.

banal, le quotidien, l'évident, le commun, l'ordinaire, l'infra-ordinaire, le bruit de fond, l'habituel»[4] et Roubaud pose la question : «comment en rendre compte, comment le décrire ?». Puisque l'infra, ce qui est en dessous, c'est ce qu'on ne voit pas ; le bruit de fond, ce qui ne s'entend pas. Le contraire de l'extraordinaire. (Blanchot «le quotidien, c'est l'indescriptible»)

Tokyo ici n'est donc ni monumental, ni touristique : c'est le Tokyo du promeneur, dans son aspect ordinaire, son quotidien, ses détails sans importance, les gares, les petites rues, les passants anonymes, les boutiques modestes, les écoliers bavards, les corbeaux. Aucun exotisme, rien de spectaculaire. Plutôt un hommage rendu aux choses dans leur banalité même.

Ce voyage dans l'ordinaire de la ville est aussi un voyage dans le temps. Et le choix du Japon n'est pas un hasard. Le Japon a toujours été chez Roubaud une référence poétique essentielle, dès son premier recueil, *Signe d'appartenance*,[5] basé pour sa composition sur le jeu de go.

On l'a vu dans le premier paragraphe de *Tokyo infra-ordinaire*, après la mention de Shinjuku, apparaissent les noms des grands poètes japonais qui sont pour Roubaud des mentors et des modèles, sans cesse évoqués dans tous ses livres, poésie, prose, romans, essais, surtout les poètes des Anthologies Impériales, du 10ème au 13ème siècles, Fujiwara no Teika, Ki no Tsurayuki, et surtout Kamo no Chomei, à qui justement son deuxième livre, *Mono no aware*, en 1970, était déjà dédié.

On peut dire ainsi que *Tokyo infra-ordinaire* est un *haïbun,* un tressage de poèmes et de prose, selon le modèle célèbre des journaux de voyage du poète Bashô au 17ème siècle, mais sous sa version moderne. Les «stations poétiques», les barrières et les relais cités dans le poème médiéval lors de l'étape du voyageur sont ici littérales, ce sont les stations du métro. Les couleurs, on l'a dit, ce sont celles des différentes lignes de métro. Mais elles soulignent aussi les différents styles poétiques de la poésie japonaise ancienne utilisés dans le livre.

Regardons à présent de plus près le poème évoqué plus haut, à la fin du livre, intitulé *Hibiya, Sumida.* Revenons d'abord au titre : il existe au Japon un genre littéraire très ancien créé à l'époque Kamakura au 12ème siècle, le *michiyuki-bun,* que l'on traduit par «relation d'itinéraire», ou plus simplement «carnet de voyage».[6] Le *Manyôshû,* la 1ère anthologie, en offre les premiers exemples. Le récit se fonde sur une suite de toponymes qui marquent l'itinéraire

4) Georges Perec, *L'infra-ordinaire*, Seuil, Paris, 1989.
5) Jacques Roubaud, *Signe d'appartenance*, Gallimard, Paris, 1967.
6) Voir sur ce sujet l'ouvrage remarquable de Jacqueline Pigeot, *Michiyuki-bun, poétique de l'itinéraire dans la littérature du Japon ancien*, Bibliothèque de l'Institut des Hautes Etudes Japonaises, Collège de France, 2009.

parcouru : succession de noms de lieux, mais aussi un paysage connu, une montagne, un col, une halte, qui vont induire la notion de *meisho,* lieu renommé, reconnaissable, lieu «commun» - dans le double sens du terme. On a compris que les stations de la Yamanote assurent dans *Tokyo infra-ordinaire* cette fonction indicielle marquante du *meisho*, un lieu traversé par tous, comme le poème lui-même - partagé par tous lui aussi.

Dans la tradition, un toponyme chargé d'une accumulation de références poétiques, doté d'une richesse intertextuelle particulière (Fuji, Fushimi), peut même accéder au statut de *makura-kotoba*, le point d'appui du poème.

C'est le cas ici : Hibiya, le quartier - et la station - qui longe les douves du Palais Impérial, est porteur pour Roubaud d'images-souvenirs multiples, qui conjuguent un film d'Ozu, revu à Paris à son retour, la lecture autrefois d'un roman de Kawabata et l'évocation d'une promenade sur les berges du fleuve Sumida, vision d'un autre quotidien, précaire mais digne, tel que le soulignent en particulier les deux derniers tercets du sonnet :

entre les nuages, les eaux, le long
de la Sumida. les sdf, leurs
habitacles de carton, avec fleur
aux fenêtres de carton, les pantoufles
d'un couple devant un seuil, un melon
ouvert. un livre. la rivière souffle.

Or la Sumida connotait Edo, l'ancien Tokyo, dont elle constituait le seul et unique *meisho,* condensé dans le simple terme «sumidagawa».

Les SDF de la Sumida renvoient ainsi à d'autres traits caractéristiques du *michiyuki-bun* : une présence humaine dans le paysage, mais discrète, modeste, des pêcheurs avec leur barque, un pèlerin au loin, bref l'infra-ordinaire, en version campagnarde ; et aussi une certaine mélancolie, celle qui vient de l'expérience même du voyage, nostalgique par essence, comme l'attestent des expressions comme *ryojô*, le sentiment du voyage, *ryoshû*, la mélancolie du voyage, ou le célèbre *aware,* émotion, tristesse devant l'éphémère des choses – le premier livre «japonais» de Roubaud en 1970 (des transpositions de tankas, du *Manyôshû* au *Shinkokinshû*) s'intitule *Mono no aware* [7]– et il est sous-titré : «Le sentiment des choses».

Passons au poème suivant, qui évoque cette fois une visite à l'université d'Osaka, et plus précisément une promenade autour du lac de Machikaneyama,

7) *Mono no aware*, *Le sentiment des choses*, cent quarante-trois poèmes empruntés au japonais, Gallimard, Paris, 1970.

sur le campus de Toyonaka. Celui-ci appartient à un autre recueil, *Churchill 40 et autres sonnets de voyage*[8]. Ce poème écrit en 2000, est donc lui aussi un sonnet, automnal lui aussi : et pourtant plus gai, moins mélancolique que le sonnet précédent sur Tokyo. Pourquoi ? Parce que le Kansai, dit Roubaud, c'est beaucoup plus gai...

Osaka

***Nishinakajima-Minamigata*? Non**
1 2 3 4' 5 6 - 7 8 9 10 11'. Triste
de ne pas arriver avec la stati-on
susnommée à remplir un alexandrin juste

il est vrai que verlainienne en diable ce sont
ici mètres impairs que choisit la métrique
au trois au cinq au sept attachée atavique
les corbeaux ont aussi l'impaire passion

leur accent osakien n'est pas moins sarcastique
que celui de leurs cousins de Tokyo. Ce sont
leurs remarques désobligeantes qui m'accom-

pagnent dans ma promenade autour du moustique-
habité-lac. Mon hôte au restaurant chanta
une belle chanson ancienne de Nara

hier. Le patron est revenu dans cette ville
pour restauranter avec sa mère. Civil
j'improvise un quatrain de remerciement. Il
boite un peu

Que tant de mets délicieux
D'une cuisine chinoise
On ne saurait trouver mieux
A Paris emprès Pontoise

8) *Churchill 40 et autres sonnets de voyage*, Gallimard, 2004. (On peut se poser la question : pourquoi Churchill 40 ? C'est sans doute une allusion à l'enfance de Roubaud, pendant la guerre. Il avait huit ans en 1940, et ses parents résistants écoutaient Radio Londres - Londres où il effectuera plus tard de très nombreux séjours.)

osaka, 04 / 10 / 2000

Le sonnet ici est moins orthodoxe dans sa forme : impossible en effet de composer un alexandrin à partir de la station de métro qui mène à l'Université d'Osaka ; le poète, bien embarrassé par cet obstacle à la norme métrique attendue, va devoir s'en tenir au rythme impair, moins classique et plus verlainien ; mais par chance, ce mètre impair («l'impaire passion» / «au trois au cinq au sept attaché atavique») est celui adopté par les corbeaux qui accompagnent le promeneur autour du lac infesté de moustiques (le «moustique-habité-lac» mime ici de façon ludique la syntaxe agglutinante japonaise, incompréhensible pour un locuteur français). Ces corbeaux se montrent d'ailleurs dans leur dialecte d'Osaka tout aussi critiques (et même «sarcastiques») que leurs cousins, les corbeaux de Tokyo, face au malheureux voyageur qu'ils poursuivent de leurs moqueries.

Toutefois, après la promenade puis la conférence, le poète invité termine la soirée dans un délicieux restaurant japonais (à Ishibashi sans doute, certains lecteurs avisés le reconnaîtront...Tout comme on reconnaîtra dans «l'hôte au restaurant» le professeur Takao Kashiwagi, amateur de bonne chère et excellent chanteur).

Dans son enthousiasme le poète augmente le sonnet de deux quatrains supplémentaires, dont le dernier, qui «boîte un peu» (suivant la musique verlainienne) constitue ainsi une sorte d'envoi à la Villon en forme de remerciement.

Voici enfin le dernier poème proposé :

08-09/10/00 Tokyo, Paris, avion

Yûgure

Lorsque le crépuscule d'automne ***aki no yûgure***
Devient l'automne du crépuscule ***yûgure no aki (Maigetsushô)***
Au coeur de l'inversion minuscule
Se grave l'automne de l'automne

Et la mélancolie de l'automne
Multipliée par le crépuscule
Le tiers haut du corps perce et brûle
coeur kokoro le vers en résonne

yûugure yûugure ni
déni du coeur en coeur démuni
pente sombre aux trois-quarts dans la nuit

le vers renverse ce qui l'enfuit
vers et revers se courbent s'enchaînent
chacun dit l'autre à la nuit prochaine

Le poème se situe cette fois dans un entre-deux, entre Tokyo et Osaka, entre la France et le Japon, et d'ailleurs les deux langues sont mélangées dans le poème : mais pourquoi ?

Dans *Yugûre*, toutes les images sont en miroir, inversées, et symétriques par rapport à un point central, c'est à dire en chiasme (schéma AB / BA) : «crépuscule d'automne / automne du crépuscule», «déni du cœur / cœur démuni». Cette forme n'est pas arbitraire, sinon ce ne serait pas un poème, qui est par définition une construction signifiante selon un jeu choisi de formes. Le sens est clarifié par la date et le lieu, placés en exergue : «08-09/10/00 Tokyo, Paris, avion».

Il s'agit en effet du dernier poème de *Tokyo infra-ordinaire*, qui clôt donc et le livre, et le voyage : il est composé dans l'avion du retour, au crépuscule, («pente sombre aux trois quarts dans la nuit»), c'est l'automne (en octobre), et l'auteur observe par le hublot de l'avion son passage entre deux continents, deux villes (Tokyo-Paris), entre deux dates, le jour et la nuit, entre deux fuseaux horaires : il est suspendu entre ces deux pôles, entre lesquels le poème est disposé symétriquement. Entre le passé et le présent aussi, entre hier et aujourd'hui : «le vers renverse ce qui l'enfuit / vers et revers se courbent s'enchaînent / chacun dit l'autre à la nuit prochaine».

Et l'épitaphe bien sûr, qui impose sa forme double au poème, est un hommage à Fujiwara Teika, l'auteur du *Maigetsushô*.

Il faut pour conclure introduire, et résumer brièvement, le texte inédit donné en annexe qui porte sur cet incontournable objet poétique japonais, le Mont Fuji : or Jacques Roubaud y affirme, de façon aussi péremptoire qu'inattendue, que le Mont Fuji n'existe pas... !

Ce texte a donné lieu à une lecture au Musée Zadkine à Paris le 2 août 2007, mais il n'a jamais été publié en version imprimée ; il n'est donc pas traduit.

Dès la première page, le poème «Réflexions on Mt Fuji», un sonnet lui aussi, met d'emblée en scène la déception renouvelée et la frustration de Jacques Roubaud devant le mépris du Mont Fuji, qui refuse obstinément, à chacun de ses voyages, d'apparaître devant son admirateur. On y retrouve des

reprises ou des allusions à des tankas célèbres : le «cône blanc pur» évoqué ici renvoie sans nul doute au poème célèbre d'Akahito, «Sur la plage de Tago».

Sur la plage de Tago
Passant je vis
La neige tomber
Blanc pur
Sur le haut sommet du Fuji
Akahito (tanka du *Manyôshû*, 8ème siècle, Traduction Jacques Roubaud, *Mono no aware*)

Suit toute une série de poèmes japonais dans lesquels Jacques Roubaud, très vexé, cherche une explication à cette mauvaise volonté du Mont Fuji qui persiste à se dérober à sa vue. Il imagine que le Mont Fuji est peut-être en fait disposé à l'envers (comme semble le suggérer Zeami), puis, en désespoir de cause, il invente des poèmes (sur le modèle de Bashô) pour le supplier de lui montrer son visage avant son retour à Paris.

Enfin, comme il ne cesse d'y penser, il décide de compiler une petite anthologie des «Vues du Mont Fuji» : car Roubaud est non seulement poète, il est aussi théoricien et auteur d'anthologies, comme son maître et modèle, Kamo no Chômei, qui a participé à la compilation du *Shin Kokinshû* au 13ème siècle, sous l'empereur Go-Toba.

Il fait donc l'inventaire de toute une série d'apparitions du Mont Fuji comme motif essentiel et indépassable de la poésie japonaise ; accompagné de ses motifs secondaires, la neige, les nuages, la fumée. Jusqu'à ce qu'il découvre, surprise ! une inquiétude latente chez Chômei, qui se plaint, lui aussi, de ne jamais voir le Fuji...

D'où la partie intitulée «Section saturation, Fuji fatigue» : le Fuji serait devenu trop à la mode, quasiment un cliché, un stéréotype, et peu à peu les poètes japonais deviennent, selon Roubaud, beaucoup plus critiques et moins respectueux vis-à-vis du Fuji. Au point d'en arriver eux aussi à douter de son existence !

L'hypothèse de Roubaud se précise : si l'on s'en tient aux témoignages des poètes japonais au cours des siècles, le Fuji aurait sans doute disparu, et depuis longtemps, vers 1200... Roubaud avait envisagé bien sûr d'autres hypothèses : le Fuji serait un hologramme, imaginé par le Bureau du Tourisme Japonais ...

Enfin, déçu et meurtri, il renonce à trouver une explication à cette absence incompréhensible du Fuji : il se contentera des glycines, qui constituent elles aussi un motif récurrent de la poésie japonaise.

Bien sûr ce texte a une visée comique, ou du moins ironique : l'hypothèse de la non-existence du Mt Fuji a été inventée à titre de consolation, pour tenter de répondre à la terrible déception de Jacques Roubaud, qui n'a jamais eu la chance de voir le Mont Fuji.... et pourtant il a fait le trajet Tokyo-Kyoto-Osaka, en Shinkansen, aller et retour, de nombreuses fois ! (Je le confirme, j'étais avec lui.)

Mais il me semble que la vraie réponse, ou la véritable consolation, se tient dans le poème de Shôtetsu cité par Roubaud :

peu
importe où
est le Fuji tu
le trouveras
dans dix mille poèmes

Car c'est dans le poème que l'on trouvera toujours le Fuji, et c'est là bien sûr qu'il est le plus beau.

(Ancien professeur invité à l'Université d'Osaka)